

Nos voyages

On voyageait peu au début du siècle, pourtant il faut reconnaître que j'ai plutôt été gâtée de ce côté-là. Était-ce la proximité de la gare P.L.M., le plaisir de regarder passer les voyageurs sur l'Avenue ou tout simplement l'attrait du dépaysement ?... Toujours est-il qu'il nous arrivait souvent de monter prendre le train. Le plus grand trajet était celui qui nous conduisait à Lyon...

Une véritable expédition !... On partait à 5 heures du matin pour débarquer à 10 heures à la gare Saint-Paul. On le savait et on prenait son mal en patience. C'était d'ailleurs si agréable de saluer au passage les maisonnettes des gardes-barrières, et toutes ces petites gares perdues dans la nature... On profitait des longs arrêts pour se dégourdir les jambes sur le quai... A Montrond, cela n'en finissait plus...

A Chazelles, nous regardions charger les caisses de chapeaux, à l'Arbresle, on nous montrait la tour du château qui évoquait je ne sais quel souvenir familial... L'approche de Lyon était périlleuse avec la traversée du tunnel de "Gorge-de-Loup" qui nous semblait interminable... Il nous semblait entendre dans le noir les hurlements lugubres de ce loup qui défendait l'ancre du... Lyon. Enfin, le jour revenait. Ouf ! On était arrivé au port.

Vite on rassemblait les bagages posés sur le filet : le sac de voyage en toile grise brodée de violettes "au plumetis", le porte-parapluie assorti, l'autre sac en "canevas-java" brodé au point de croix où l'on entasseraient les emplettes... et l'on sautait sur le quai.

Les escaliers de la gare descendus, on se trouvait immédiatement en plein Lyon, impression renforcée par la présence d'énormes lions en fonte couchés sur le pont la Feuillée enjambant la Saône (ils n'existent plus aujourd'hui).

Une de nos grandes joies était de prendre le tramway découvert pour aller au Parc de la Tête d'Or, un joli tram à banquettes et à petits rideaux, très agréable en été. On faisait quelquefois un arrêt place Bellecour pour une promenade dans la voiture aux chèvres ou sur l'âne Grisette... Au Parc, on nous menait au jardin zoologique avec l'inévitable arrêt devant la cage aux singes... Je les trouvais laids et leur préférais de beaucoup les lamas et les biches.

Mais il n'y avait pas de voyage à Lyon sans le traditionnel pèlerinage à Fourvière. Quelle émotion de prendre la "ficelle" et de monter dans le noir pour déboucher, à l'arrivée, en pleine lumière sur l'esplanade de la basilique où nous étions assaillis par les marchands de cierges, de médailles et d'images pieuses... Maman nous entraînait vite vers la vieille chapelle toute tapissée d'ex-voto et nous joignons nos cierges à ceux brasillant sous les voûtes enfumées. On y priait mieux, nous disait-elle, que dans la basilique trop neuve, trop vaste que nous traversions avec dédain...

Lyon pour nous, c'était aussi la promenade sur la Saône, en bateau-mouche... Je nous revois à l'embarcadère prenant place dans l'habitation flottante qui, pendant une bonne heure, allait nous entraîner dans son sillage mouvant entre les berges tranquilles. On se laissait glisser doucement... On avait le temps de penser, de rêver... et puis on atterrissait à l'Île-Barbe, pour retourner bien vite en ville par un tramway. Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent plus le charme de ces promenades fluviales...

Nous faisons peu d'achats à Lyon. Ma mère se trouvait plus à l'aise à Saint-Etienne où nous allions trois ou quatre fois par an faire nos emplettes vestimentaires. Cela durait toute la journée. Nous débarquions à la Terrasse et prenions le tram jusqu'à Marengo. Puis

nous nous mettions à arpenter la "Grande Artère" en admirant les vitrines. Nous prenions un semblant de repas (un sandwich au jambon et un chou à la crème) à la pâtisserie Coulois, alors la plus réputée de la ville... Comme boisson, un verre d'eau claire. C'est ce qu'il y a de meilleur.

Alors la série des achats commençait... Quelle corvée pour la petite fille que j'étais ! Il fallait aller de magasin à magasin, essayer là un chapeau, là un manteau, là une robe... Ma mère se montrait difficile et tourmentait les vendeuses... J'en étais rouge de honte. Pour finir je n'aimais pas ce que l'on m'achetait car, à cette époque, les enfants n'étaient jamais consultés sur leurs goûts. Je me rappelle avoir rêvé pendant des années d'une capeline de grosse paille garnie de velours noir et de coquelicots, et n'avoir jamais osé le dire...

Le meilleur moment de la journée était la visite aux Nouvelles Galeries. J'aimais cette ambiance de grand magasin et prenais plaisir à traîner entre les comptoirs. Maman avait l'habitude d'y faire sa provision de fleurs artificielles pour toutes les potiches de la maison.

On prenait ensuite à toute vitesse la direction de la gare de Châteaureux car si notre arrivée s'était effectuée par la Terrasse, notre retour exigeait la gare principale... C'était une habitude à laquelle on n'a jamais dérogé.

Nous avons un jour pris le train pour Clermont où nous sommes restés 2 jours pour voir l'exposition de 1910. A cette occasion, on nous a offert une promenade au Puy-de-Dôme dans le petit train qui escaladait la montagne... Là non plus, il ne fallait pas être pressé car les haltes étaient nombreuses et duraient longtemps... Les aubergistes venaient saluer les voyageurs en prônant le mérite de leur coq au vin, et les invitaient à venir le déguster dans des guinguettes champêtres.

Du haut du Belvédère nous avons longuement contemplé le panorama de Clermont dominé par les flèches de sa cathédrale se découpant sur un beau ciel bleu.

Il y eut aussi les tout petits parcours en chemin de fer, ceux des lundis de Pâques et de Pentecôte... Ils nous menaient seulement sur les bords de la Loire, à Andrézieux ou à Montrond, pour y manger une délicieuse friture. Je préférais Montrond à cause du parc où l'on pouvait se prélasser sous les ombrages après être allé boire un verre d'eau chaude (pouah !) à la fontaine du Geyser... pour digérer nos goujons... L'après-midi se terminait par une promenade en barque sur la Loire... A 6 heures on courait à la gare pour prendre le train du retour.

Avec le recul du temps, ces distractions apparaissent aujourd'hui bien désuètes ; elles constituaient pourtant à l'époque une recherche dans la qualité de la vie et je sais gré à mes parents de me les avoir procurées.

Marguerite Fournier-Néel (extrait de *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984)